

Fiche 1

L'incarnation

L'incarnation est un point clé de la religion chrétienne : le terme désigne la croyance selon laquelle Jésus, fils de Dieu, se serait incarné, c'est-à-dire aurait pris corps grâce à Marie. Dieu aurait ainsi comblé le fossé qui sépare irrémédiablement le corps et l'esprit (querelle des monophysites). La nature à la fois humaine et divine de Jésus (qui n'est donc plus un prophète, comme pour les juifs ou les musulmans) a fait couler beaucoup d'encre et de sang : autant il paraît possible de penser la transcendance toute seule, autant il est difficile d'admettre que la transcendance se dote d'un corps, symbole par excellence de ce qui est mortel. D'ailleurs le corps de Jésus dans la religion chrétienne échappe au pourrissement ; il ressuscite, il retrouve la vie et promet le même destin aux hommes. Après sa résurrection, il monte directement au ciel : c'est l'Ascension.

Cette croyance est problématique à l'intérieur même de la religion chrétienne. La nature humaine, si régulièrement humiliée et accusée dans les textes religieux, devient potentiellement divine grâce à Jésus. « Le Verbe s'est fait chair », dit l'Évangile, signifiant par là que la chair abrite

désormais le divin et qu'elle n'en est pas seulement le réceptacle : par l'incarnation, Jésus se fait pleinement homme, il ne prend pas un « déguisement ». Or c'est la même chair qui a chassé l'homme du paradis terrestre, c'est elle qui lui fait commettre le péché (le « péché de chair »). Les doctrines chrétiennes ont toutes du mal à penser cette alliance contre nature, cette réconciliation des frères ennemis, le corps et l'esprit.

De nombreux peintres ont essayé de représenter cette réconciliation à travers des figurations de l'Annonciation. L'archange Gabriel vient y annoncer à Marie sa future maternité. Tantôt effrayée (dans le tableau du Tintoret, 1594), tantôt paisible (chez Fra Angelico, 1455), Marie lève le bras et semble le tendre vers ce corps invisible que l'ange lui promet. Des arbres, dans la perspective, figurent le monde où va s'incarner le divin (chez Botticelli, 1489-1490 ou Baldovinetti, 1457).

On retrouve cependant « l'incarnation » en dehors de la religion. En effet, l'homme n'a pas besoin de Dieu ni de Jésus pour penser et questionner la dualité qui le traverse. Depuis Platon, il sait que son esprit est en relation avec un corps qu'il a souvent du mal à habiter. Et l'homme moderne, à cet égard, n'est pas plus « avancé » que ne l'étaient les Anciens, ou que ne le sont les chrétiens. Il cherche désespérément à faire se rejoindre ces deux entités : et paradoxalement il s'identifie plus facilement à son esprit qu'à son corps. Son corps, il passe sa vie à essayer de l'accepter. Accepter qu'il ne soit pas conforme à certains modèles, accepter qu'il soit fragile, accepter qu'il vieillisse, accepter qu'il meure...

L'homme regarde son corps et tente de s'y installer puis de s'y réinstaller à chaque fois qu'il change. Il essaie quelquefois de l'aimer, souvent de ne pas le détester ; il apprend à ne pas le détruire ou le négliger. Pourtant la société

LES DIEUX

moderne tente de réhabiliter le corps, en le déifiant : c'est un corps jeune, bronzé, mince, tonique, sportif... Ce corps-là, personne ne le reconnaît ; il a pris la place de la transcendance disparue. L'homme moderne n'a plus peur d'être puni pour ses péchés mais pour ses imperfections physiques. Avant il tendait son corps vers son esprit, maintenant il cherche à rejoindre son corps... Mais le problème reste entier : partagé en deux, il erre et poursuit l'impossible incarnation, celle qui allierait merveilleusement la chair et l'être.

« En un sens, le mystère de l'incarnation se répète en chaque femme ; tout enfant qui naît est un dieu qui se fait homme. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*

Cette citation de la célèbre féministe reprend l'idée d'une fusion entre le divin et l'humain mais pour magnifier la femme : la maternité, interdite à l'homme, peut être considérée comme un miracle que la femme accueille en son corps. Cette vision de la femme s'oppose à celle qui, dans de nombreuses cultures, fait au contraire de la femme un être souillé et indigne.

Fiche 2

Bouddha

Bouddha a existé : il s'appelle Siddhartha Gautama et a vécu en Inde entre 560 et 480 avant Jésus-Christ. À 29 ans, il quitte femme et enfants et fonde le bouddhisme. Il devient Bouddha, c'est-à-dire « l'éveillé », « l'illuminé ». Il est une incarnation, un avatar de la grande divinité Vishnou. En effet, Vishnou se manifeste lorsque l'ordre universel est perturbé ou menacé.

Le bouddhisme est à la fois une philosophie et une religion : pour les bouddhistes du Petit Véhicule (Thaïlande, Birmanie, Sri Lanka), le plus important est la recherche du salut ; pour ceux du Grand Véhicule (Chine, Vietnam, Laos, Japon, Cambodge) Bouddha est un dieu. Dans les deux doctrines, le salut correspond à la rupture avec le cycle des réincarnations et à l'accès au nirvana (détachement extrême, anéantissement complet de tout désir). Certaines méthodes permettent d'y parvenir : entre autres, le yoga, emprunté à l'hindouisme. Le mot « yoga » signifie « jonction » en sanscrit : il s'agit de parvenir à contrôler son corps et ses fonctions vitales pour reconstruire l'unité de son être.

La doctrine bouddhiste n'a ni écritures saintes ni institutions reconnues par tous les adeptes. Elle n'est pas incompatible avec d'autres religions : par exemple, en Chine, avec le taoïsme ou le confucianisme. Les maîtres spirituels ou lamas n'existent que dans le bouddhisme tibétain et mongol.

Cette doctrine philosophique et religieuse, on l'a vue, si différente de notre culture, fait rêver l'Occident. Cette fascination prend ses racines dans l'attrance pour l'Orient qui traverse les siècles depuis la Renaissance. L'Orient est ce qui est fondamentalement « autre » ; par là même, il interroge l'Occident et lui permet de s'oublier. Le visage de Bouddha, serein et charnu, s'oppose au visage souffrant du Christ : tandis que l'un évoque la plénitude, l'autre inspire la culpabilité et l'angoisse. Leur attitude également est différente : l'un est écartelé et cloué sur une croix ; l'autre médite, les jambes repliées et la main tendue dans un geste d'apaisement. De même la réincarnation règle en partie le problème de la mort : elle permet de penser la fin de la vie, puisque cette vie se prolonge dans une autre. L'individu reste responsable de ses actes passés (son karma) mais peut se racheter. Le bouddhisme donc propose une morale individuelle apparemment moins contraignante que la morale judéo-chrétienne. L'absence d'institutions et d'autorité spirituelle semble le garant d'une grande liberté : pour l'Occident, Bouddha est associé au nirvana, à une attitude zen et à une sagesse fondée sur la méditation.

Or la réalité est un peu différente : certes, Bouddha n'est pas le Christ, mais comme lui, il est l'incarnation d'un dieu qui intervient quand l'ordre universel est perturbé. Quant au nirvana, il ressemble étrangement à l'ataraxie stoïcienne, au rêve de l'homme d'être débarrassé de son corps et des dépendances qu'il fait naître. Bouddha fait rêver l'Occident mais il n'est qu'un « autre » visage de la même humanité : un

LES DIEUX

visage souriant et replet qui est le masque d'une aspiration fondamentale à la sagesse et au dépassement de soi ; derrière le sourire, la même angoisse ; derrière la chair, la même ascèse. La question reste entière du Dieu qui habite ce visage.

« La perfection de Bouddha est plus belle que celle du christianisme parce qu'elle est plus désintéressée. »

Alfred de Vigny, Journal d'un poète

Cette phrase du poète Vigny confirme le fait que l'attraction pour l'Orient est bien souvent une façon de remettre en cause l'Occident. Vigny compare le bouddhisme et le christianisme pour critiquer certains aspects du christianisme : la vision d'un Dieu tout-puissant qui exige à travers l'Église de nombreux sacrifices en échange du salut, un Dieu qui monnaie sa miséricorde.

Fiche 3

Trois

Le chiffre trois est hautement symbolique : il intervient dans de nombreux systèmes et théories.

Il est tout d'abord un symbole de totalité. C'est la triade initiale : père, mère, enfant. Il permet aussi de répartir la société en ordres : le sacré, la guerre et le travail ; le clergé, la noblesse et le tiers état. Le chiffre dit une totalité que les mots ne sauraient signifier. C'est pourquoi de nombreux contes utilisent ce chiffre : les trois petits cochons, les trois cheveux d'or du diable... Les princes, les frères ou les sœurs sont souvent trois ; les vœux à formuler et à exaucer sont au nombre de trois. C'est comme si au-delà de trois, l'histoire s'arrêtait ou recommençait de zéro. Les événements se répètent et ce n'est qu'à la troisième fois qu'ils sont effectifs.

Mais trois est aussi un symbole de perfection. Dans la religion chrétienne évidemment, la Trinité est centrale. La personne divine, à la fois Une et Trois, fait se rejoindre le Père, le Fils et l'Esprit dans une cohérence indépassable. La difficulté à « penser » la Trinité chrétienne ne la rend que plus crédible comme expression de Dieu. Si Dieu existe, il ne peut exister que comme un être impensable :

à la fois singulier et pluriel, parfait grâce à la résolution de ce paradoxe. D'autres religions d'ailleurs mettent en scène des triades : par exemple Brahma, Vishnou et Civa dans la religion hindouiste.

Totalité et perfection ne sauraient cependant exprimer toute la force du chiffre trois. Cette force tient à sa valeur dialectique : le chiffre trois est ce qui permet de penser. La dualité est un face-à-face mortel où la relation est en fait impossible. Toute vraie relation requiert un troisième : le désir, l'amour, le pouvoir... Ce troisième incarnant à lui seul toutes les virtualités de la pluralité. S'il y a un troisième, il y a un quatrième, un cinquième... C'est pourquoi la pensée dialectique est si puissante : elle transcende la dualité et s'ouvre à l'infini du « pensable ». La coexistence du corps, de l'âme et de l'esprit pourrait être comprise comme cela : aucun des trois éléments ne domine, mais chacun ne trouve sa vérité que dans le dépassement dialectique des deux autres. On retrouve cette dialectique dans de nombreux domaines : la naissance, la croissance et la mort dans le domaine biologique par exemple. La mort n'est pas la fin « linéaire » de la vie mais son accomplissement et le terme qui permet de la penser correctement. Le tableau de Hans Baldung Grien *Les Trois Âges de l'homme et la Mort*, peint en 1539, l'illustre bien. Le bébé endormi figure l'enfance et son bonheur naïf ; la jeune fille rayonnante figure la jeunesse et sa vigueur ; la vieille femme à l'air méchant figure la vieillesse et sa souffrance agressive. Les trois personnages sont rassemblés sur le même tableau et se touchent : ils sont une seule et même personne. De la même façon, les trois pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire, ne fonctionnent que dans cette relation dialectique. Chacun est garant de l'existence des autres et tous les trois conjointement rendent